MANIFESTE

De la souveraine RAISON, cette dominatrice du genre humain, à tous les ROIS et POTENTATS de l'Europe, à tous les GRANDS des deux Ordres, qui ne veulent point s'*encanailler*, qui sont Officiers & qui ne sont point Soldats, qui sont Abbés, Evêques et Archevêques, et qui ne sont point les Ministres de JESUS-CHRIST; à tous les NOBLES et PEUPLE FRANÇAIS de l'an de grace et de lumières, 1789.

Case FRC 5242

NE sais-tu pas encore, homme faible et superbe,
Que l'insecte insensible enseveli sous l'herbe,
Et l'aigle impérieux qui plane au haut du Ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel?
Les Mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence:
Il est de ces esprits favorisés des cieux,
Qui font tout par eux-mêmes et rien par leurs ayeux.

VOLT. *dans Mahomet.*



MARS 1789.

MLW 9362

Deux grands problêmes sur l'histoire du genre humain.

Quel est l'homme d'entre tous les hommes qui ont existé sur la terre, qui se trouve réellement avoir fait ou causé le plus de mal à ses semblables ?...

Quel est le Roi d'entre tous les Rois qui ont existé sur la terre, qui se trouverait réellement le plus grand, et fort au-dessus des Alexandres et des Césars.

Sujets proposés par l'Académie des vrais Sages de l'Europe, pour le prix de l'année 1790.



A MON OMBRE,

Sous la sauve-garde de cette Devise chérie des États-généraux.

Si veut la Loi, si veut le Roi.

CITOYEN utile et le plus opprimé peut-être, vous n'aurez pas abandonné votre Patrie dans les plus beaux jours de sa gloire, dans ces jours d'effroi et d'allégresse, où le Dieu terrible de la vérité, armé de toutes les forces de l'opinion, ne cesse de faire gronder son tonnerre ; vous n'aurez pas renoncé au premier, au plus grand de vos droits, celui de vous faire entendre, et d'éclairer encore de vos lumières, vos braves concitoyens.

Jusqu'ici la hauteur de votre ame vous a fait trouver un salaire digne de vous dans le contentement de votre conscience ; ce consolateur secret qui crie plus haut que la multitude et même la renommée, et qui, sans compter les suffrages, l'emporte seul sur

tous les avis (*), qu'elle ne soit plus votre seul refuge.

Venez, accourez à mon aide : martyr de la foi des vrais sages, il ne vous suffit pas d'avoir partagé leur danger, de vous être associé à leurs nobles travaux, et d'avoir contribué à brusquer la révolution dans le système dangereux de l'oppression ; non certes, il vous faut encore redoubler d'ardeur, pour opérer à jamais ce grand œuvre de la rédemption, et de la régénération du Peuple français.

Nous n'avons plus rien à craindre de cet affreux système de servitude et de corruption, qui rétrécissait nos ames, et qui ôtait à la Nation française toute son énergie, ce courage si nécessaire d'applaudir à ceux qui osent tout entreprendre, pour discuter ses droits et les défendre. L'esprit de l'esclavage est pour ainsi dire déraciné ; on ne regarde plus comme des fous ceux qui lui résistent, et qui affichent d'autres principes. Grace à la philosophie et à son insurrection, cette sorte de folie va devenir commune, et passera, je l'espère, pour la meilleure sagesse.

Qu'il doit sembler doux aujourd'hui à tous ceux qui ont des intentions droites, et des

---

(*) Senec de Benef. IV.

sentimens de patriotisme, de se voir assurés de l'approbation publique, et de l'encouragement du meilleur des Rois; de ce Prince qui aime passionément la vérité ; de ce Chef suprême d'un peuple généreux et sensible, dont il vient de réclamer lui-même les droits imprescriptibles, et qui n'entend plus gouverner ses Sujets, que d'après l'égalité, et d'après la liberté établie par la NATURE, mère commune de tous les hommes, ainsi que par la souveraine RAISON, cette DOMINATRICE impérieuse du genre humain. O prodige attendrissant!... O noble ambition, seule digne d'entrer dans le cœur de l'homme qui sait aimer et connaître la véritable gloire, puissiez-vous devenir bientôt la passion dominante de tous les Rois de la terre!

Et vous citoyens éclairés, philosophes (*j'appele ainsi tout homme qui ayant de la justesse dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, et de la fermeté dans l'ame, a pris soin d'éclairer sa raison, et sait en faire un légitime usage*, vous donc vrais philosophes, trop clairement dispersés dans le tourbillon du monde, qui gémissez ouvertement sur les crimes, sur les abus, sur les erreurs du siècle; c'est envain que vous espérez de faire triompher de sitôt la cause de cette humanité qui

vous est chère. Difficilement vous y parviendrez si les Prêtres ne vous prêtent leur puissant secours. Songez qu'ils ont toujours la principale influence sur les opinions ; mais néanmoins ne perdez pas courage ; ne vous lassez jamais de fronder le vice et les erreurs ; flétrissez par-tout et sans réserve le méchant, le fourbe et le fripon. Avoir pour eux de l'indulgence, c'est être cruel envers tous les hommes, c'est faire injure à la vertu.

Concevrez-vous que le Clergé de France ayant lancé depuis si long-tems la foudre de l'excommunication sur nos Comédiens, Baladins et Histrions, n'ait point encore imaginé d'excommunier aussi nos *Traitans* et nos *Publicains*, et *omnes sedentes in telonio?* comme s'il était moins odieux pour des Chrétiens, et moins criminel devant Dieu, d'être les auteurs, les fauteurs et les instrumens de l'injuste oppression de ses frères et des misères publiques, que d'instruire et d'amuser des gens oisifs sur un théâtre, ou de divertir la populace par des gambades et des quolibets. Je suis indigné, mon cœur se soulève chaque fois que je rencontre un Prélat allant dîner chez un Fermier général. Successeurs des Apôtres, auriez-vous donc oublié que le fils du Dieu que nous adorons, et dont vous nous prêchez la sainte mo-

rale, a lui-même témoigné publiquement son indignation contre eux pendant tout le cours de sa vie immortelle? Et pourquoi, je vous prie? Quel était son motif? C'est ce que vous n'avez jamais examiné. Parmi tant de questions que vos docteurs ont agitées, aurait-ce donc été la plus indifférente? On ne peut pas supposer, sans doute, que la façon de s'exprimer du Messie, sur le compte des Publicains, ne fut en lui que l'effet des opinions populaires de son tems; ce serait une impiété : il en avait donc une raison essentielle et digne de lui; il ne l'a point dite, il est vrai, mais il n'avait besoin de la dire; car il est très-évident que ce n'était, et ne pouvait être, que parce que ces sortes de gens étant employés à la levée d'une espèce de tributs établis contre l'ordre, c'est-à-dire arbitrairement imposés par la force, contre le droit naturel, sans le libre consentement de la nation, se trouvaient être, par leur emploi, les agens ou les outils de l'injustice, et parconséquent réprouvés dans son cœur. Vouloir en assigner quelqu'autre cause, ce serait insulter au bon sens.

Le célèbre Bourdaloue, dans le premier de ses sermons pour les Dimanches, page 43 et suivantes, paraît avoir reconnu cette

même vérité dans toute sa force ; il tourne tout au tour, on croit enfin l'entrevoir en quelque sorte sur le bord de ses lèvres, comme prête à s'échapper, et l'on sent qu'il n'a pu s'empêcher de le dire, en effet, qu'en coupant court et changeant de matière. Du moins est-il vrai que le bon père en dit beaucoup trop pour qu'on puisse lui pardonner de n'en n'avoir pas dit davantage ; si l'on oubliait de faire attention qu'il était Jésuite, et qu'il prêchait à la Cour de Louis XIV.

Ouvriers évangéliques le tems est enfin venu, je vous en préviens, où il ne vous est plus permis de dissimuler sur cet article essentiel, car vous ne le pourriez désormais sans compromettre la cause de la religion divine que vous nous prêchez, ou sans vous montrer vous-mêmes prévaricateurs aux yeux du public. Si l'approbation ou la tolérance de vos prédécesseurs, pour des préjugés pernicieux, pour des erreurs grossières, pour des usages également injustes, absurdes et cruels, n'a point affaibli jadis la foi de nos frères dans des tems d'ignorance et de barbarie, ne vous flattez pas qu'il en puisse être ainsi, quand les lumières se répandent dans une Nation, et qu'elle commence à s'éclairer. Alors sans un miracle particulier de la providence, il est

moralement impossible que les peuples ne se détachent pas insensiblement d'un culte dont les Ministres sont évidemment à leurs yeux les coopérateurs ou les approbateurs de l'oppression sous laquelle ils gémissent, et même quelquefois les apologistes des ennemis du public. Il n'appartient pas au vulgaire de savoir séparer bien distinctement la cause de Dieu de celle de l'homme d'église. Hâtez-vous donc de saisir désormais toutes les occasions d'instruire les fidèles clairement et à fond sur cette matière importante. La plus part de nos gens de finance sont sans doute dans la bonne foi, ils ignorent ou se dissimulent le danger de leur état : il est tems d'en éclairer les consciences erronées. Songez que cela n'est pas moins important pour leur salut dans l'autre monde, que pour le nôtre dans celui-ci.

Un homme célèbre a fait de nos jours le sacrifice généreux d'une place dans l'opulente quarantaine, à l'exactitude de ses principes sur la justice, à la délicatesse de sa conscience; moins religieuse, a-t-on dit, que philosophique; car ce galant homme a été malheureusement soupçonné d'être un esprit fort. Convenez du moins qu'il tenait à la vertu, car il n'est pas possible de faire un

acte du plus beau, plus fort, et moins équivoque. Obligez donc ceux que vous dirigez, et qui vous écoutent, à nous en faire de pareils, ou les ignorans vont bientôt imaginer que vous avez réellement le pouvoir de dispenser vos vrais croyans d'être gens de bien. O Prêtres, que vous êtes quelquefois inconséquens dans l'exercice de votre important ministère! Un particulier vient vous dire qu'il a par hasard passé un peu de contrebande, ou que par adresse il a évité de payer les droits du *traitant*, ou qu'il n'a point déclaré la valeur de son bien, afin que sa taxe fut moins forte; vous ne lui faites point de scrupule sur aucune de ces trois choses, et vous ne l'obligez jamais à la restitution; preuve évidente que dans le fond, vous regardez l'impôt comme très-injustement établi; car si vous le regardiez comme une chose vraiment équitable et juste, c'est-à-dire, s'il était établi avec le consentement réel et libre de la Nation qui le supporte, vous prévariqueriez dans votre ministère, parce qu'alors ce serait un véritable vol, de la restitution duquel il ne vous serait pas permis de dispenser votre pénitent. D'un autre côté, le financier, le traitant ou le commis vient se mettre à vos pieds, au tribunal de la pénitence, vous

lui donnez libéralement l'absolution, sans exiger de lui qu'il abandonne la profession criminelle qu'il exerce, et que vous reconnaissez cependant comme telle, puisque je vous ai forcé d'en convenir. Répondez à cet argument, ou plutôt, croyez-moi, gardez-vous bien de vouloir y répondre, vous iriez infailliblement vous perdre dans la sombre région des absurdités, où l'on ne prend plus la peine de vous aller chercher. Jugez-vous vous-même sur cette maxime incontestable : tout homme qui, par intérêt, par crainte ou par politique, cèle, déguise ou pallie quelque vérité importante au bonheur public, au bien de la société, se déclare l'ennemi de Dieu, parce qu'il péche évidemment en cela contre l'amour du prochain.

Apprenez enfin maintenant, si vous ne le savez pas encore, ou si vous avez fait semblant de l'ignorer, apprenez, dis-je, que le droit naturel des peuples n'est pas moins sacré que l'évangile même, puisqu'il vient également de Dieu, et que par conséquent il est imprescriptible ; étudiez donc bien attentivement ce droit naturel, ses principes et ses conséquences, car il ne vous est pas permis de les ignorer, puisqu'il est de votre devoir d'instruire vos auditeurs, autrement c'est

induire les hommes en erreur, et les mener dans le chemin de la perdition.

Voulez-vous fermer la bouche aux incrédules, et leur prouver que vous êtes en effet les vrais ministres de Dieu ; soyez désormais les vrais amis des hommes. Exhortez toujours les peuples à la paix et à la tranquillité, à la patience, c'est fort bien fait ; le philosophe vous approuve et le bon citoyen vous en loue : les émeutes, les séditions populaires, les guerres civiles sont d'autant plus certainement un très-grand mal, qu'il n'en résulte jamais aucun bien ; leur seul effet quelquefois est de faire changer seulement le genre de l'oppression, ou les noms des oppresseurs. Il n'appartient qu'à la bonne instruction publique, *librement discutée*, généralement répandue, de détruire efficacement les abus et les préjugés nuisibles, et d'établir insensiblement, mais solidement, la véritable base de la prospérité publique.

Certes quand les Princes ne font pas le bien, ils sont plus à plaindre qu'à blâmer, et c'est toujours les flatteurs, les ignorans sur-tout, les fourbes et les fripons qui les égarent. Respectez leur personne sacrée, et laissez-les faire, je vous le conseille et vous y exhorte. Mais dans la chaire, dans vos écrits, ou

dans le secret tribunal de la pénitence, ne leur faites pas une conscience fausse ou erronée sur leurs droits et sur leurs devoirs, et sur-tout ne les flattez pas, comme vous l'avez toujours fait jusqu'ici, sur les véritables bornes que le droit naturel a mises à leur pouvoir ; ce serait trahir la cause de Dieu et celle des hommes, ce serait vous montrer des incendiaires.

C'est ici que je demande déja à tous nos érudits la solution du grand problême sur l'histoire du genre humain, qui se trouve proposé à la tête de cet ouvrage : *Quel est l'homme d'entre tous les hommes qui ont existé sur la terre, qui se trouve réellement avoir fait ou causé le plus de mal à ses semblables ?*

Nos Académies n'ont jamais proposé cette question pour le sujet de leur prix, et personne que je sache ne s'est même avisé de la faire encore. Oseriez-vous me répondre d'avance en attendant la décision, que par hasard ce ne serait point précisément celui-là même, qui le premier s'avisa de dire aux Princes, et de persuader aux autres, *que les Rois ne tiennent leur puissance que de Dieu seul, et qu'ils n'en doivent compte à personne ici bas. . . .* Combien de milliers, de

millions ou de milliards d'hommes, ce seul homme n'a-t-il pas égorgés ?... On ne saurait y penser sans en frémir d'horreur.... Si j'étais en état de donner au public un bon catéchisme moral et politique, et dont par parenthèse nous aurions grand besoin, je n'y oublierais certainement par cet article.

Vous désapprouvez unanimement aujourd'hui desEvêques du tems passé qui, s'appuyant sur un passage où Josué a dit *sta sol*, ont voulu traiter comme des impies ou des hérétiques, les astronomes modernes. Vos successeurs conviendront aussi bientôt que vous n'aurez pas été mieux fondés vous-même de notre tems à vouloir citer des passages de l'Ecriture sainte, contre les philosophes *publicistes* qui s'écartaient de vos opinions, ou qui ne raisonnaient point au gré de vos désirs. Ils vous en blâmeront d'autant plus que cette seconde erreur a des suites beaucoup plus dangereuses, car les hommes sont bien plus intéressés à la théorie des lois et d'un bon Gouvernement, qu'au cours des astres et à la théorie des cieux. L'esprit saint, dans nos livres inspirés, n'a certainement pas plus voulu nous instruire sur la science de l'ordre social ou sur les droits réciproques naturellement établis entre les Nations et leurs Chefs,

que sur aucune des autres sciences humaines; respectons ces passages sacrés, et ne les profanons plus, en les citant mal-à-propos, et contre leur destination toute divine et surnaturelle. C'est donc en qualité de philosophes, et non pas en qualité de théologiens, que vous devez raisonner sur ces matières, car il faut toujours supposer que vous êtes véritablement philosophes vous-même, puisque toute science nécessaire aux hommes, doit découler de vos lèvres, et que c'est à vous qu'il appartient essentiellement de tenir sur la terre la véritable balance du *juste* et de l'*injuste absolu*. Nous croyons et nous devons croire sincèrement que notre Seigneur vous a promis l'infaillibilité dans ce monde; mais nous disons, et vous en convenez, je pense, que c'est uniquement pour ce qui regarde le dogme et tout ce qui peut y avoir un rapport essentiel et direct; dans tout le reste, il est donc permis au philosophe de discuter vos opinions, d'éclairer vos préjugés et de combattre vos erreurs. Rendons justice à la vérité!....

On a vu dans tous les tems, l'on voit encore très-heureusement aujourd'hui, et l'on verra toujours dans l'église un nombre de personnes d'un mérite éminent, pleines de piété, de zèle et de vertu, propres en un mot à faire

chérir et respecter la religion sainte, dont ils sont les Ministres ; la providence ne permettra jamais qu'il en soit autrement. Mais malheureusement la piété la plus sincère, et le zèle le plus pur, ne préservent pas toujours les hommes de toute espece d'erreurs ou de préjugés. Toutefois il est bien certain, car il n'est pas possible d'en disconvenir, que le Clergé, pris en général, est la principale cause de l'établissement et du maintien du POUVOIR ARBITRAIRE et DESPOTIQUES qui regne dans la plupart de nos Gouvernemens d'Europe ; mais il faut convenir aussi que l'onction de la divine morale en a peut-être souvent mitigé les funestes effets. Sans craindre de devenir un *Beaupoil*, de passer pour *calomniateur*, ou même de hasarder un jugement téméraire, j'ai cru d'abord pouvoir poser en fait ici, que quelques Abbés ou Prélats de Cour, ont souvent sacrifié, avec connaissance de cause, l'intérêt du public à leur criminelle ambition, mais je croirais avoir avancé une calomnie, d'autant plus attroce que la chose me paraîtrait incompréhensible, en supposant que le plus grand nombre d'un Corps aussi respectable, aurait toujours eu pour principe constant et suivi dans sa conduite, dans ses écrits et dans ses discours, un motif aussi peu

chrétien.

chrétien. Cependant le fait existe. A quelle autre cause pourrions-nous donc l'attribuer, si ce n'est à quelque pieuse erreur, qu'un zèle apostolique, moins éclairé que respectable, aura fait naître ? Sur ce qu'il est écrit que le chemin du Ciel doit être semé de ronces et d'épines ; on a sans doute imaginé qu'il était bon pour les peuples, dans la contemplation de la grande affaire du salut, d'être foulés et tyrannisés sur la terre, crainte que l'abondance ou la prospérité dans ce lieu d'exil, ne leur fît oublier le séjour éternel de la céleste patrie. Ce que je dis ici n'est assurément pas une simple conjecture ; j'ai souvent, dans ma jeunesse, entendu faire des raisonnemens à-peu-près semblables à mes religieux instituteurs, qui pensaient ainsi très-réellement et de bonne foi. Quand une idée, quoique fausse, paraît un peu spécieuse, elle prend aisément racine dans de certaines têtes ; de-là elle se répand bientôt dans une infinité d'autres, qui l'adoptent incontinent, sans autre examen, comme une chose évidente et certaine. Si l'on peut dire, en quelque sorte, de l'homme comme du singe, qui est réellement un animal imitateur dans son attitude physique, dans ses gestes, dans ses manières et dans son maintien ; l'on peut dire aussi

que souvent il n'est pas moins singe, sans s'en appercevoir, dans sa conduite morale et dans ses maximes.

Bien peu de gens savent penser d'après eux-mêmes, ou se rendre raison des vrais principes qui les font agir et parler. Il est malheureusement trop vrai que l'abondance ou la prospérité corrompt souvent l'homme, et le détourne ordinairement des sentiers de la vertu. Mais cette grande vérité n'est applicable qu'en parlant de l'homme considéré dans l'espèce, et principalement en corps de Nation, car alors c'est précisément tout le contraire.

L'expérience et la raison nous démontrent bien aujourd'hui, et nous ont démontré dans tous les tems, que plus une Nation se trouve opprimée, plus elle est avilie sous le joug d'un pouvoir arbitraire et désordonné; et plus à proportion les mœurs en général y sont nécessairement corrompues, moins on peut trouver parmi les Membres qui la composent, quelques germes d'honneur et de vertu; et par conséquent alors il doit être à proportion d'autant plus difficile au Missionnaire d'y pouvoir faire des recrues pour le *Paradis*. Car enfin il faut nécessairement commencer par rendre les hommes *honnêtes*

gens, avant d'en pouvoir faire de bons *chrétiens*.

Tirons donc de là une conclusion toute opposée à celle de nos anciens *piétistes*, bien intentionés sans doute, mais fort mauvais observateurs, et disons que les *Ministres* de Jesus-Christ, au lieu de consoler pieusement à leur aise, *intrà vestibulum et altare*, des misères publiques, doivent au contraire contribuer de tous leurs efforts et de tout leur zèle, à rendre les hommes généralement heureux sur la terre, autant qu'il est possible, s'ils veulent sincérement pouvoir contempler quelque jour un grand nombre de bienheureux dans le Ciel. Si l'on est excusable de s'être égaré et d'avoir pris une fausse route pendant les ténèbres, dès que le jour paraît on ne l'est plus de la suivre, et c'est un crime alors de ne vouloir plus revenir sur ses pas ; revenez-y donc enfin : car tel est votre devoir ; on ne vous en demande pas davantage ; par-là vous ferez naître notre espoir, et nous prendrons patience, parce que nous savons que si vous en agissez de même, très-incessamment tout ira bien, et pour les Peuples et les Rois.

O vous ! qui que vous soyez, Membres de l'Eglise enseignante, et qui pourrez me

lire, faites-y, je vous en conjure, une attention sérieuse ; car, je vous l'annonce, si, fermant toujours vos cœurs à la pitié, ou vos yeux à l'évidence, vous ne voulez pas m'entendre aujourd'hui, dans le tems vous entendrez, au jour que les portes de l'éternité vous seront ouvertes, de la bouche du redoutable Juge, ces paroles qui vous seront adressées : «*Ite maledicti in ignem aeternum*».

D'avance vous allez être livrés à l'indignation générale, au mépris universel des gens de bien vos contemporains, et votre mémoire sera tellement flétrie, qu'aucun de vos noms ne passera à la postérité qu'avec la note de lâcheté, de bassesse ou d'ignorance ; en un mot, que sous le sceau de la réprobation et de l'exécration universelle et perpétuelle, dans l'esprit de tous les hommes qui entendront parler de vous. Cette menace n'est pas vaine ; si par malheur les bonnes lumières ne sont pas encore assez généralement répandues pour porter les Puissances à faire le bien, elles le sont du moins assez, et de reste, pour pouvoir assurer déja, que tous les hommes de notre âge qui auront fait le mal, ou qui pourront y avoir contribué d'une manière ou d'autre, par la lâcheté de leur conduite, par leurs écrits, par leurs actions,

par leurs discours et même par leur silence, seront couverts d'un opprobre éternel, ou que leurs noms obscurs n'y pourront échapper qu'à la faveur des ténèbres dans les profonds abymes de l'oubli.

Nolite abdurare corda vestra : Ames dévotes et timorées, que je respecte sincérement, et du plus profond de mon cœur, je crains ici de vous avoir scandalisées ; mais suspendez votre jugement, il serait téméraire. Ce n'est point un incrédule qui vous parle : les intérêts de la vertu et de la religion me sont aussi chers qu'à vous ; et je vous proteste, sur la foi due à tout homme qui ose aujourd'hui dire la vérité, que personne n'est plus intimement pénétré que moi d'un religieux et profond respect, pour le sacré caractère du Prêtre, et pour la dignité sainte de l'Episcopat. Non, je ne connais rien de plus vénérable dans le monde qu'un bon Curé, qui remplit tous ses devoirs avec le zèle éclairé d'une charité prudente ; à plus forte raison le digne et saint Evêque premier pasteur ; mais le vrai chrétien, le catholique le plus zélé, s'il n'est pas un imbécile, ne saurait avoir au fond du cœur la même vénération pour une certaine dignité que nous voyons briller dans l'Eglise, et qui

n'est point l'Eglise ; dignité fastueuse, vaine, autant hétérogène à l'esprit de l'évangile qu'elle est absurde dans l'ordre de la société. Quelles idées, par exemple, voulez-vous qu'il conçoive de ces ridicules prétentions, pour ne pas dire impies et sacriléges, de ces prétentions à vouloir être et former dans la Nation un Ordre séparé et distinct des deux autres? Les Ecclésiastiques, en tant que Ministres des autels, ont-ils besoin aux assemblées de cette Nation? doivent-ils se mêler des affaires du Gouvernement, de la paix, de la guerre, de l'administration des finances, du payement des dettes, de la solde des troupes, de l'entretien des forces de terre et de mer, de l'administration de la justice, si mal rendue, de la promulgation des lois, de la police, de la sûreté, de la réparation des routes, et de tant d'autres objets qui ne sont pas assurément de leur compétence. Comme Ecclésiastiques ne devraient-ils pas se renfermer dans les fonctions de leur saint Ministère? Qu'ils soient vraiment les ministres de la religion! Ce titre est assez brillant pour qu'ils s'en contentent. La France eût été heureuse s'ils ne s'étaient uniquement occupés que du culte des autels: que de désastres ils auraient épargnés! Ces

croîsades, cette ligue, ces massacres, cette foule d'horreurs dont l'histoire nous fait frémir ne seraient pas leur ouvrage. Que de larmes, que de sang n'ont-ils pas fait verser ! et quand par malheur leurs mains ambitieuses ont pris les rènes de l'Etat, que de troubles n'ont-ils pas causés. Je ne dois pas me lasser de le répéter, et pour le prouver, je ne remonterai pas bien haut.

Partons seulement du règne de Louis XIII, et commençons par ce Richelieu, toujours entouré de bourreaux, despote cruel sous le nom d'un maître pusillanime, qui, sous prétexte d'affermir la puissance royale, lave dans le sang ses injures et ses haines particulières. Viennent après, ce Mazarin, déprédateur orgueilleux et dissolu, qui sacrifie, ruine et boulverse tout pour satisfaire son ambition, son avarice et sa luxure; ce forcené coadjuteur, vrai démon de la discorde, qui souffle dans tous les cœurs le feu de la révolte et de la guerre civile; ce crapuleux Cardinal du Bois, vil, dégoûtant jusque dans ses plaisirs; cet indolent Fleury, vieillard incapable, qui s'endort sur les marches du trône; ce dangereux Terray, frippon en calotte, calculateur intrépide, qui ne savait faire que des soustractions; et enfin, dernièrement, cet

Archevêque, ce Prêtre mal avisé, académicien en peinture, assez sot pour ne pas s'appercevoir de son impéritie, misérable pigmée, qui veut ébranler les colonnes de la Monarchie, et qui vient briser son encensoir contre cet édifice inébranlable.

Mais quel est votre titre, votre autorité, Messeigneurs, pour réclamer de composer un Ordre à part, et même d'assister aux Assemblées de la Nation? Où est la loi qui fait du Clergé un Ordre séparé? Vous prétendez que dans tous les Etats-généraux tenus depuis ceux de Paris en 522, sous Childebert, vous avez été admis comme second Ordre pour le nombre, et comme premier pour la dignité : d'abord c'est absolument erroné. Dans les premiers siècles de la Monarchie, le Clergé n'assista point aux Etats-généraux, comme étant un Ordre à part; il n'y fut d'abord que pour réprésenter le Peuple dont l'ignorance était extrême, à quoi il faut ajouter que le Clergé n'était alors composé que de Citoyens pris dans la classe du Peuple. Il n'est pas naturel de croire que le Peuple qui avait toujours été consulté, et qui devait l'être toutes les fois qu'il était question de ses intérêts, ainsi que cela s'était déja pratiqué en 499, sous le règne de Clovis, eût

été si long-tems à paraître aux Assemblées de la Nation, si réellement il n'avait été réprésenté par le Clergé. Faites attention aux tems, aux lieux, et aux circonstances.

Dans ces siècles de barbarie, les gens d'église étaient les seuls hommes qui sussent lire et écrire; on les regardait comme des savans pleins de connaissances et de doctrine. Cette idée de considération, jointe à la gravité de leur ministère, en avait fait des personnages recommandables : ils étaient tout-puissans; ils gouvernaient les consciences, ils régnaient dans les Cours, ils poussaient l'audace de leurs prétentions jusqu'à se croire au-dessus des Rois. Est-il étonnant, d'après cela, que le Clergé ait pénétré dans les Assemblées de la Nation; qu'à force d'y réprésenter le Peuple, il ait voulu lui-même y assister pour son propre compte, mais qu'il ait obtenu des priviléges, des exemptions; qu'il ait usurpé le droit de n'être plus Citoyen toutes les fois qu'il serait question de payer des subsides, qu'il craigne aujourd'hui de perdre de sa dignité en se réunissant à la Noblesse *tout entier*, ou en se divisant, je m'explique : le haut Clergé dans la Noblesse, et le petit dans ce qu'on appelle improprement le Tiers-état; voilà ce qui déconcerte toutes

les idées, et assurément ce que nos petits neveux ne souffriraient pas.

Si le Clergé veut être quelque chose, il doit faire corps avec la Noblesse. Son Ordre et celui de la Noblesse ne forment qu'un seul et même Ordre. Je n'envisage le Clergé et la Noblesse que du côté des priviléges dont ils jouissent, des intérêts et des droits qu'ils prétendent : or, comme le Clergé et la Noblesse sont privilégiés, je conclus qu'ils ne doivent faire qu'un seul et même corps, et je m'en tiens à ma première assertion, que le Clergé n'est point un Ordre à part.

A la vérité, il représente deux classes de Citoyens : les uns sont Nobles, les autres sont roturiers ; mais aux Etats-généraux, les Ecclésiastiques nobles devraient siéger avec l'Ordre de la Noblesse, les Ecclésiastiques roturiers avec le Peuple; car, encore une fois, il n'existe réellement en France que deux Ordres, la Noblesse et le Peuple. Telle est ma façon de penser, je la soutiens conforme aux principes constitutionels de la Monarchie, qui n'établit de différence qu'entre les naissances et non entre les fonctions, et qui n'admet sur-tout aucuns priviléges pécuniaires.

Assurément, je ne me lasse pas de le dire, je regarde ce corps comme le premier, et

comme le plus respectable. Il serait absurde de penser que des Citoyens qui consacrent leur vie au culte de la religion, fussent dans l'état d'être nuls : leur caractère sacré mériterait seul la plus haute considération ; mais cette considération doit avoir des bornes, elle ne peut leur donner des droits qu'ils n'ont pas ; elle n'a point pour base le mérite personnel de l'individu, elle est seulement fondée sur l'excellence de ses fonctions, sur l'importance de la dignité du sacerdoce. Si vous considérez un Prêtre du côté de son ministère, fut-il Prélat, Moine ou Abbé, Curé ou simple Desservant de Paroisse, il doit dire sa messe, lire son bréviaire, annoncer au Peuple les vérités évangéliques, remplir dignement les fonctions honorables de son état, maintenir les mœurs par son exemple, garder en tout lieu l'humilité que son Dieu lui prescrit : fait pour l'autel et non pour l'ambition, il n'a pas besoin de grandeurs, il ne lui faut que des vertus. Tous les Ecclésiastiques qui ne sont pas formés sur ce modèle, sont des profanateurs du culte de la divinité. Voyez ce qu'ils deviennent quand ils abandonnent le sanctuaire pour s'égarer dans le monde. Sont-ils ambitieux ? leur vanité augmente en raison du respect que leur caractère inspire. Ce res-

pect appartient au ministère qu'ils exercent, et ils le regardent comme un hommage dû à leurs personnes. Sont-ils en place? ils proposent des systêmes ; afin de passer pour des hommes extraordinaires: si ces systêmes sont nuisibles, et qu'on les combatte, ne croyez pas qu'on blesse seulement l'amour-propre du politique, on offense encore l'orgueil du Prêtre. De là ces projets désastreux et tyranniques, que le fanatisme exécute avec les armes de l'autorité. Ainsi, tel Prélat qui dans son diocèse eût peut-être été vertueux, devient, s'il est en place, ou despote cruel ou dangereux Citoyen. Le Clergé n'est fait que pour l'autel, et non pour gouverner. Que la France se souvienne donc bien qu'elle a été malheureuse toutes les fois qu'un homme d'église a influé pour quelque chose dans l'administration des affaires.

Chaque fois que je vois un Prélat à grand étalage, je suis tenté d'aller charitablement lui crier à l'oreille : Monseigneur, prenez bien garde à vous ; au moindre souffle du bon sens, votre grandeur est en poussière. Grands de ce siècle, que vous serez petits, pour la plupart, aux yeux de la génération suivante, et que vous l'êtes dès ce moment aux yeux des gens sensés .....

Hommes vains et bassement ambitieux, qui n'avez jamais eu la moindre idée de la vraie gloire, qui ne tenez ni à votre ordre par les vertus, ni à la Cour par les titres, ni aux affaires par les talens, mais qui remplacez tout par l'audace et par l'intrigue, désabusez-vous enfin, et sachez que ces dignités, ces noms, ces titres et décorations dont vous êtes si ridiculement fiers, sont déja regardés du public bien moins comme des illustrations pour les familles, que comme l'appât et l'instrument de la servitude, et qu'on les vit être trop souvent le prix du déshonneur ! Ce n'est point à des cordons de couleur, ni à des croix que se laissent prendre ordinairement les vrais sages, parce qu'ils ont toujours plus d'orgueil que de vanité. Persuadez-vous donc une bonne fois que ce Peuple que vous rabaissez, que vous comparez à une *ombre*, constitue pourtant à lui seul toute la Nation : c'est lui qui donne les Sujets à l'Etat, qui peuple les armées, qui cultive les terres, qui met en vigueur le commerce et l'agriculture, qui entretient les sciences et les arts. La France ne doit-elle pas sa force à son extrême population ? L'agriculture et le commerce ne sont-ils pas les sources de ses richesses ? Les sciences et les arts ne l'ont-ils pas illustrée, ne l'ont-

ils pas élevée au rang des premières Nations du monde ? C'est cependant le Peuple qui est la cause, l'effet, le moteur universel de tous ces avantages, et vous le méprisez ! Que lui donnez-vous en échange de tant de biens ? Rien, oui, Messieurs les Nobles, rien, absolument rien, à moins que vous ne comptiez pour quelque chose votre arrogance, les humiliations que vous lui faites souffrir, les injustices dont vous le rendez la victime.

Mais encore quel autre mal ne lui avez-vous pas fait, ou n'avez-vous pas cherché à lui faire auprès de ce bon Maître ? Et votre ligue offensive et défensive avec le Clergé, ne la comptez-vous donc pour rien ? Aujourd'hui il fait cause commune avec vous ; autrefois il balançait votre autorité ; il était le médiateur de ce Peuple auprès de vous, maintenant il est votre ami, et décidemment son ennemi. Oh! cela dit assez qu'il n'avait pas derrière lui des familles riches et puissantes, ayant les lois et les soldats à leur disposition ; cela dit assez qu'on a trop donné à la Noblesse ; que son orgueil et son pouvoir ont augmenté à mesure qu'elle est parvenue à occuper tous les emplois, toutes les charges, toutes les places importantes dans l'Eglise, dans le Ministère, à l'Armée, au Sénat et même dans les Munici-

palités. Voyez en effet, comme elle est fière de sa naissance ; quel éclat elle en tire ; ce qu'elle y trouve d'honneur et de richesses ! Il semble que son nom soit une monnoie courante dont elle se sert pour payer tout ce qu'on lui accorde de faveur et de bonnes graces ; accoutumée à tout obtenir, insatiable à force d'avoir obtenu, si on s'avise après de lui refuser la moindre chose, elle devient insolente : remarquez, pour comble de ridicule et d'imbécillité, combien les Grands se méprisent et se déchirent entre eux, malgré qu'on dit vulgairement *qu'ils ne se mangent pas*. J'ai vu des petits hommes dans de grandes places, des Magistrats, des Officiers, des Ministres surtout, s'oublier, non-seulement vis-à-vis de leurs égaux, mais même vis-à-vis de gens qui valaient bien mieux qu'eux par la naissance et le mérite. Je les ai vu cent fois les insolenter, les outrager, les écraser de leur puissance. Telle est la marche des passions humaines, et tels sont souvent les degrés qui mènent aux grandes révolutions. A Dieu ne plaise que j'en présage aucune ; mais il est instant de les prévenir .....

Ce n'est pas qu'on ne trouve encore parmi les Nobles une infinité d'excellens Citoyens, pleins de vertus, d'honneur et de générosité,

qui n'ont pas la sottise de se croire au-dessus des autres hommes, et de sacrifier bassement à l'esprit de parti, lorsqu'il s'agit de s'occuper de la chose publique. Qu'on médite la conduite de la Noblesse du Dauphiné, de celle du Roussillon, sur-tout, et de quelqu'autre, rien n'égale leur énergie et leur dévouement, leur harmonie et leur patriotisme. Plusieurs, assurément, se sont distingués par des écrits où brille l'humanité la plus tendre : on en a vu dans les Parlemens et dans l'assemblée des Notables, prendre ouvertement la défense du Peuple, plaider sa cause avec un courage vraiment héroïque, et tout-à-l'heure encore, un premier Prince du Sang, grand par son caractère, mais cent fois plus grand par les qualités du cœur et l'esprit qu'il réunit en sa personne, au plus haut degré, vient de se déclarer le père d'un Peuple dont il est adoré. Effort sublime de sa vertu ! Il a voulu transmettre à toutes les ames de sa domination, par des instructions lumineuses, ce zèle épuré, cette tendre humanité, cette bienfaisance éclairée, son appanage, qui organisent et vivifient les empires. Ah ! qu'il va devenir cher à la mémoire de tous les Français, ce Prince généreux ! Certes, je n'ai point à craindre de le trop louer, et il ne peut avoir à rougir de

mes

mes louanges ; l'éloge d'un bon citoyen est toujours exempt de flatterie, et il le sait, mais ce n'est pas à moi que cette heureuse tâche est réservée ; j'ose m'en consoler en songeant que son éloge est gravé dans tous les cœurs ; ce sont les temples où fume le pur encens ; il s'y pèse au poids du vrai mérite. On l'y refuse à la grandeur qui ne brille que de son éclat, et elle y est même traitée de chimère, si ceux qu'elle distingue ne l'honorent à leur tour par des sentimens qui, semblables à ceux de ce grand modèle, les fassent devenir ce que le hasard les a fait naître . . . . . Grand Prince, et vous son auguste compagne, vous ne devrez qu'à vos vertus le bruit de votre renommée. Que vos nœuds sacrés soient éternels, que votre bonheur surpasse votre espérance et égale l'ardeur de nos vœux ! Grace au ciel, cette union fortunée annonce à la postérité la plus reculée, des Princes justes, des sages, des hommes et des vainqueurs généreux. Ah ! qu'un zèle si pur, que des hommages si sincères puissent du moins vous consoler et vous faire oublier . . . . . Mais un mot de plus peut faire couler de nouvelles larmes. Jugez combien je suis encore touché de regrets par la crainte que j'ai d'en rappeller la cause . . . . .

Et vous, Gentilshommes, si vous ressemibliez à ces hommes dont je viens de parler, que nous serions contens et que vous seriez aimés! Nous ne pourrions vous voir qu'avec émotion . . . . . Mais vous avez la plupart tant d'orgueil, de préjugés, de corruption, que si l'on avait le bon esprit de mettre le Peuple en opposition avec la Noblesse, dans le moment de crise où nous sommes, elle pourrait être capable de jetter le désordre par-tout. Qui ne se rappellerait sans indignation les troubles de notre Bretagne? Le Peuple s'est-il jamais porté à de pareils excès? Allez dans toutes les Provinces, dans toutes les villes, dans tous les bourgs, dans tous les hameaux, dans toutes les places publiques, dans toutes les maisons, dans toutes les sociétés, dans tous les lieux enfin où vous trouverez des Français assemblés : parlez-leur du Roi, écoutez ce qu'ils en disent; entendez leur protestations d'attachement et d'inviolable fidélité, et venez après, si vous l'osez, accuser le Peuple d'inconstance ou de sédition. Ah! sans doute qu'il aime le Roi! mais il déteste les mauvais courtisans dont il est environné, vils flatteurs qui n'ont de talens que pour le tromper, que pour extorquer des bienfaits qui augmentent au détriment de l'Etat leur

scandaleuse fortune. Allez les voir à la Cour, vous les trouverez couverts du masque de la vertu ; ils en affectent la décence, ils en empruntent le langage ; on jurerait à les entendre que leur ame est le sanctuaire de la probité, du désintéressement et de toutes les vertus qui rendent les hommes bons. Mais aussi, examinez-les dans le particulier ; vous les verrez calculant les profits qu'ils ont faits sur telle place, telle pension, tel bénéfice, dont ils ont bassement trafiqué. La protection du Prince, celle du Ministre, est dans leurs mains une marchandise qu'ils offrent à tout venant, et qu'ils prostituent à quiconque est assez sot pour la leur payer. Le succès d'une affaire, bonne ou mauvaise, dépend du plus ou du moins qu'on accorde à la protection. Tous ces intrigans, tous ces voleurs de projets comptent sur la protection ; et l'avarice des hommes puissans, dont ils ont besoin, est la première porte qu'ils espèrent ouvrir pour arriver à leur but. Qu'on se reproduise toutes les affaires de finance importantes qui se sont traitées sous le ministère de Calonne ; en est-il une seule où les P * * *, les V * * * et tous leurs petits misérables alentours ne se soient trouvés pour quelque chose, et dont ils n'aient levé la prime. Est-il étonnant que des corrup-

teurs s'opposent à la réforme des abus ; qu'ils soudoyent quelques barbouilleurs à gages, fins limiers de police, misérables ignorans ; dont la condition est de mourir de faim, ingrats reptiles qui sifflent avec audace, et qui déchirent le sein qui les nourrit ; des *Beaupoil* enfin, des faux *Marquis* ; qu'ils ameutent contre le Peuple la canaille littéraire ; que ces ignorans s'érigent en politique, et parlent de démocratie lors même qu'ils n'y entendent rien ? Ils n'examinent point s'il est possible qu'un tel Gouvernement ait lieu dans un Royaume aussi vaste, aussi peuplé que la France. Rome n'ayant qu'un petit territoire s'érige en République, mais ils ne voyent pas que Rome agrandie se perd dans le despotisme.

Cessez, cessez, Nobles, de vous entretenir de vos ayeux, et de tout leur sang répandu pour le service de l'Etat ; on ne transmet point à des descendans, souvent indignes de soi, une considération qui n'est que le prix des travaux et de la vertu. On n'hérite point les talens d'un père comme on hérite les fiefs et seigneuries. La considération est un brevet d'honneur, c'est une pension qui doit mourir avec celui qui l'a méritée. Cessez aussi de nous vanter votre prétendu courage. Vous

osez dire que la Noblesse est tout. Je vous soutiens, moi, qui suis pourtant Gentilhomme comme un autre, et de plus militaire, qu'elle n'est rien. Le Roi peut se passer de sa Noblesse, mais il ne peut se passer de son Peuple. Otez le Peuple, la Noblesse n'est plus un corps de Nation; elle ne serait seulement pas en état de garnir une ville de province tant soit peu considérable. Otez la Noblesse, ôtez même votre allié le Clergé, et vous aurez encore un peuple immense, industrieux au dedans, formidable au dehors. C'est ce Peuple qui nourrit l'Etat, qui l'enrichit, qui en constitue la force qui en fait la gloire. Vous parlez de sang répandu dans les combats! mais si vous en avez perdu quelques gouttes, le Peuple en a versé des torrens. Ces soldats que vous avez l'air de tant mépriser, ne sont dites-vous que des machines qne vous faites mouvoir; c'est vous qui leur inspirez de la bravoure, qui les conduisez au feu. Quel blasphême! quoi! ces grenadiers qui vont tout droit attaquer une batterie et qui montent à l'assaut, ne sont que des machines! savez-vous quelles sont les vraies machines de l'armée? ce sont les pantins à talons rouge, qui abandonnent leur poste. On a vu des Comtes, des Ducs, des Marquis se jetter,

dans un fossé ou se cacher derriere un arbre. Vous en voyez encore un maintenant, et dont j'ai eu occasion de parler tout-à-l'heure, Chevalier de S. Louis, et Dieu sait comme! mais sacristin des autels de la Police, retranché jusqu'aux dents sur son fumier, sous la sainte garde d'une Maréchaussée, défier avec une impudence cinique, dans un pitoyable petit écrit sur la *calomnie*, (où il fait amende honorable à quelques personnes qu'il a calomniées, et dans lequel il calomnie jusqu'au sens commun) des hommes d'honneur dont il a trafiqué à la Police l'honneur et la liberté. Des amis, des bienfaiteurs qu'il a non-seulement calomnié et dénigré, mais même pillé et volé, qu'il a vendu enfin et livré, et dont bêtement il ose s'accuser lui-même. Oh! pour Dieu, voyez et lisez ce nouveau né, et jugez combien ce petit Marquis a creusé sa petite cervelle pour donner l'existence à cet embrion moral. Mais il était mort avant que d'être né, et son pauvre père n'est pas sans doute à se repentir d'être accouché de ce dernier vilain petit monstre. Encore une fois lisez-le si vous le trouvez, vous y verrez quelque chose de bien plaisant. Ce Marquis, que l'on peut comparer décemment à celui de la demi-lune, après

avoir parlé de sa bravoure, de ses illustres ayeux, de ses talens, de ses services, de son courage, de son esprit, de son génie et de toutes les vertus qui caractérisent un héros; après avoir fait aussi l'éloge de deux Inspecteurs de Police, ses amis et confrères, réclame hautement qu'il soit accordé à *un homme comme lui*, un privilége exclusif pour *assassiner librement* ceux qui se sont avisés de le châtier. Mais laissons sur son fumier ce pauvre petit misérable, dont le dernier soupir doit vomir un libelle.

Non certes, un soldat, un grenadier ne peut être lâche impunément. Un grenadier est toujours à son rang; un grenadier ne recule jamais; s'il s'agit d'un coup de main, s'il faut éventer une mine, on n'ira pas chercher des Marquis. C'est toujours le soldat qui marche à l'endroit le plus périlleux; c'est lui qui attaque la bayonnette au bout du fusil, et qui monte la garde avancée. Je sais bien qu'il y a de braves gens dans la Noblesse, mais je maintiens que les soldats en général sont plus braves encore. Quand ils vont au feu, ils ne sont pas comme vous, Messieurs les Nobles, guidés par l'espoir d'une récompense ou d'un grade supérieur; ils ne comptent pas sur les éloges d'une rélation; ils n'attendent pas non

plus une place dans l'histoire ; qu'ils fassent leur devoir bien ou mal, ils n'ont toujours que leur modique paye, et ils n'en sont pas moins exposés à mourir de faim, pendant que l'abondance règne avec le luxe sous la tente des Officiers. Vous parlez de bravoure ; celle-là seule est véritable, qui pousse un homme à risquer sa vie, sans aucun intérêt que celui de défendre ou venger sa Patrie et son Roi.

Concluons donc : un Gentilhomme sera-t-il moins noble qu'auparavant, quand il payera l'impôt comme un Roturier ? C'est l'intérêt seul qui vous fait parler, Messieurs les Gentilshommes. Dans les Républiques, où il y a parmi les Citoyens plus d'égalité que dans les Monarchies, est-ce qu'il n'y a pas des Nobles ? est-ce qu'à Rome on ne distinguait pas les Praticiens d'avec les Plébéiens. Croyez-vous que la science de l'art militaire que vous vous êtes exclusivement reservée n'appartient qu'à vous seuls, et comptez-vous pour des zéros les Rose, les Fabert, les Cheverts, les Duguétroin, les Jean-Bart, les Turot, et tant d'autres qui n'étaient pourtant que des roturiers, et qui commandaient à des nobles. Combien comptez-vous dans la Noblesse de Nemours, de Bayard, de Turenne, de Condé, de Catinal, de Ven-

dôme, de Luxembourg, de Villars, de Rochambeau, de Destaing et de Suffren? Pour ceux-là, combien de Généraux sans expérience et sans capacité, dont je pourrais-vous rappeler les noms? Combien d'étourderies! combien de sottises! que de sang répandu, que de batailles perdues par l'inhabilité ou la trahison de vos héros de ruelle, faits par une intrigue de Cour! le nombre en est effroyable et sur mer et sur terre. Pensez-vous que la science de l'art militaire, comme vous pouvez l'entendre, appartienne exclusivement à la Noblesse? que des hommes pris dans le Tiers-état, n'auraient pas une portion d'intelligence assez considérable, pour y comprendre quelque chose et pour y avoir des succès? Mais chez vous on n'examine pas si un Officier a du mérite, on ne considère que sa naissance. Est-il Roturier, on l'éloigne, ou ce n'est qu'à force de talens et de services qu'il parvient à un grade supérieur, et encore manquez-vous rarement une occasion de l'humilier : et à propos d'Officiers de fortune, je me rappelle que l'année dernière ce même et prétendu Marquis *de Beaupoil S. Aulaire* eut l'infamie de dire et faire imprimer *qu'une Lieutenance-Colonelle n'était que la récom-*

pense d'un Caporal. Que je suis humilié d'avoir sans cesse à reproduire cet hideux personnage! mais il a tant et tant écrit de rapsaudies politiques, tant enfanté de libelles en l'honneur de ses bourgeois, les Brienne et les Lamoignon; on entend si souvent parler de lui et de ses espiégleries, qu'en vérité on n'y tient pas. Et quand on réfléchit bien qu'il n'a jamais servi que trois ou quatre années, dans un Régiment d'Infanterie, et qu'après dix-huit ans d'interruption de services *militaires*, il a été fait et créé Chevalier de Saint-Louis, seulement pour ses bons et loyaux services dans la milice de M. de Crosne; il faut bien une surabondance de mépris et de pitié, pour ne pas écraser dans son chemin cette plante vénéneuse dont on est infecté. Mais, grace encore pour ce dernier épisode . . . . Je continue :

Croyez-vous que notre marine ne serait pas mieux servie, si, au lieu d'employer des petits Marquis, qui n'entendent rien aux signaux, qui ne savent pas ce que c'est que manœuvres, et qui n'ont voyagé que sur la carte, ou dans une loge avec des filles d'Opéra, l'on nous donnait de bons Capitaines marchands, élevés sur le tillac, qui con-

nussent bien la mer, qui sussent prendre le vent comme il faut, et qui eussent blanchis sur un bord, au milieu des Matelots ?

Croyez-vous que sur terre nous aurions perdu tant de batailles, si au lieu de confier le sort d'une armée a des têtes éventées qui n'ont jamais vu le feu, qui n'arrivent là que par intrigue, à cause d'un cordon qui leur prend l'estomac, ou d'une croix qui pend à leur boutonnière, nous avions des Généraux moins nobles et plus habiles qui eussent étudié à fond la tactique et la science militaire, qui ne s'amusassent point à jouer sous la tente, à dormir la grasse matinée, au risque d'être surpris par l'ennemi ; à donner des bals, des soupers et des fêtes; à faire dans les villes les Galaors, les Céladons, et sur-tout qui ne se permissent point de trahir l'Etat, moyennant quelqu'argent ? Croyez-vous enfin qu'un homme de mérite en aurait moins s'il n'était pas noble, et qu'il ne serait pas mieux secondé dans bien des circonstances, si l'on punissait sévèrement M. le Comte ou M. le Marquis impertinent, qui n'est pas fait pour servir sous un Roturier, et qui désobéit à son Officier supérieur, comme tant de fois nous l'avons vu avec indignation. Quelle est donc cette manie de ne point mettre les

hommes à leur place en état d'être tout ce qu'ils peuvent valoir ? Que veulent dire ces réglemens extraordinaires qui éloignent les Roturiers de tous les emplois dans la Robe, dans le Militaire et dans l'Eglise ? y a-t-il rien de plus contraire dans la politique ? J'ai toujours vu qu'on entretenait l'émulation pour avoir des Sujets ; qu'il fallait en faire beaucoup de bons pour en avoir d'excellens ; que la médiocrité était le partage du commun des hommes ; qu'on rencontrait plus de talens supérieurs dans un grand nombre que dans un petit. J'en conclus qu'il ne devrait y avoir ni emplois, ni états auxquels tous les Sujets du Roi, dignes et capables ne pussent aspirer. Je voudrais qu'on n'y admît jamais que des hommes exercés, connus pour être habiles, et qui d'ailleurs eussent fait preuves de mérite et de vertu, crainte des réputations usurpées.

Cela serait bon dans la Robe, nous n'aurions pas quelquefois des Juges ignares et corrompus. La justice ne se vendrait pas, nos Parlemens seraient mieux composés ; le Peuple trouverait dans nos Sénats des défenseurs intègres, de bons Magistrats, qui travailleraient davantage, jugeraient mieux et plus vîte, ne prendraient point d'épices,

parce que cela n'est pas noble, et se passeraient de secrétaires, pour n'être pas trompés, parce qu'ils se sentiraient capables de faire leur besogne eux-mêmes.

Cela serait bon dans le Militaire; nous n'aurions pas tant de freluquets à cocardes, tant de petits Mars à dessus de tabatieres, plus capables d'orner une boîte à bonboms, que de figurer à la tête d'une Compagnie; les Officiers instruits ne seraient plus si rares: au lieu d'aller dans les villes en culottes indécentes séduire les filles, et serrer les genoux aux femmes, on travaillerait afin de mériter un grade supérieur; on s'occuperait de son art, et le jour d'une bataille, on saurait exécuter comme il faut les ordres d'un Général habile; on ne verrait plus dans nos Régimens autant de mauvais Sujets, on ne serait plus obligé d'acheter un homme comme on achete un cochon au marché. Le Bourgeois riche enverrait son fils à la cazerne, comme il le met à présent chez le Notaire et chez le Procureur; et chacun à son tour, s'il avait du mérite, pourrait devenir Officier. A tout événement on serait assuré d'avoir une belle troupe d'élite, qui ne coûterait rien au Roi, qui tiendrait lieu de la Gendarmerie que l'on a bien fait de réformer, parce

que ce Corps était par trop dispendieux. Pourquoi n'en pas créer un, à l'instar des légions romaines.

Cela serait bon dans le Clergé : nous ne verrions pas tant de petits Abbés imbécilles, tant de poupées ecclésiastiques, qui ne portent le rabat que pour aller à la fortune, et qui se moquent du Dieu qui les fait vivre. Mais nos Evêques seraient tous instruits ; ils raisonneraient Théologie ; ils feraient leurs mandemens eux-mêmes ; ils résideraient dans leur diocèse, pour y prêcher l'exemple des mœurs et de la probité ; ils ne seraient point ambitieux ; par conséquent ils ne chercheraient point à obtenir plusieurs bénéfices, ce qui est contre les saints canons ; un seul suffirait et ils y trouveraient encore de quoi soulager les malheureux. Ils ne seraient pas tous de famille noble, mais qu'importe ? ils seraient vertueux. Voilà tout ce que la *religion* et *la souveraine raison* demandent ; elles regardent les hommes comme un peuple de frères, et elles ne connaissent ni les rangs, ni les naissances, puisqu'elles prescrivent la bonté, l'égalité, l'humilité. Oh ! qu'alors nous serions heureux ! Tout le monde payerait également les impôts ; et comme tout le monde sentirait les malheurs de l'État, tout le monde aussi

contribuerait à les réparer. Point d'exemptions, point de privilégiés ; par conséquent, des hommes, des Citoyens par-tout, et une fois que l'égoisme aura fait place au patriotisme, je prédis que nous devenons le premier Peuple de la terre, et le plus formidable.

O philosophes, n'en désespérons pas ! Mais j'ose vous le répéter et vous en conjurer encore ; ne vous lassez jamais de fronder le vice et les erreurs. N'épargnez pas même les ridicules : Flétrissez par-tout, et autant qu'il vous sera possible, le frippon, le fourbe et le méchant ; dénoncez-les à la Nation, ne faites pas même de grace à l'ignorant ; rien de si dangereux qu'un petit homme assis dans une grande place ! avoir pour eux des ménagemens ou de l'indulgence, c'est être cruel envers tous les hommes, c'est faire injure à la vertu. Par la même raison, accueillez, encouragez, célébrez les talens et la vertu de tous les Citoyens utiles et généreux, dans quelque rang, dans quelqu'état que le sort les ait fait naître. Instruisez ceux qui vous entourent, éclairez les esprits, échauffez les cœurs, élevez les ames ; viendra le tems enfin où l'explosion subite et générale des sentimens généreux que vous aurez inspirés, des bonnes lumières que vous aurez répandues, renversera toutes

les barrières, brisera tous les obstacles que l'ignorance et la barbarie pourraient nous opposer encore. Espérons tout du tems et de notre seul courage. La justice du meilleur des Rois sera l'égide qui nous mettra tous à couvert, secondé par l'émule des Colbert et des Sully, par un Ministre, homme et Citoyen : nouvel Hercule, il terrassera cet hydre à plusieurs têtes. Certes il ne faudrait pas un aussi grand nombre, qu'on pourrait le croire, d'hommes vraiment épris de l'amour du bien général, éclairés et courageux pour faire changer de face à l'universs !

Mais, O noble ambition ! seule digne d'entrer dans le cœur de l'homme qui sait aimer et connaître la véritable gloire, te voilà donc devenue la passion dominante du plus grand des Rois, de celui des Français, de Louis XVI, surnommé le vrai sage, l'an de grace et de lumières 1789. Prodige attendrissant ! il vient montrer à toute la terre un vrai héros dans ce vrai genre d'héroisme. (Brillante carrière, et d'autant plus glorieuse à remplir, qu'elle était toute neuve :) ainsi donc notre bon Roi Louis, le vrai sage, sera cent fois plus élevé au-dessus des Césars et des Alexandres, que les Césars et les Alexandres ne l'ont eux-mêmes été jusqu'ici dans

dans l'opinion du vulgaire, au-dessus des Thersites ou des Erostrates.

Non, l'histoire ne reconnaîtra point désormais pour un bon Prince, celui qui, pendant son règne, se sera contenté d'avoir fait arbitrairement quelque bien, ou d'avoir soulagé passagèrement ses Sujets de quelques maux; celui-là seul y sera véritablement reconnu pour grand et bon Prince, et vivra éternellement chéri dans la mémoire des hommes, qui, à l'exemple de Louis le vrai sage, non content d'avoir fait d'abord par le seul poids de son pouvoir absolu, tout le bien possible, aura de plus ensuite le sublime courage de vouloir se mettre lui-même et ses successeurs, dans l'heureuse impuissance de faire le mal. Hélas! pour le Prince qui le voudra sincérement, la chose est plus facile qu'on ne pense.

En attendant que tous les Princes de l'Europe imitent un aussi grand modèle, ô homme! qui que tu sois, apprends toujours à connaître tes devoirs et tes droits sur la terre; mais souviens-toi que quiconque connaît son droit naturel, et ne veut pas le réclamer hautement et par-tout, pour ses Concitoyens comme pour lui-même, n'aura plus qu'à

choisir désormais, d'être mis dans l'une des trois classes, des lâches, des fourbes ou des frippons.

Non seulement la philosophie n'avait pas pris jusqu'ici la cause des Rois sous sa protection; mais l'esprit humain n'avait pas même encore imaginé jusqu'à nos jours, qu'un pareil événement pût être compris dans l'immensité des choses possibles; et c'est précisément pour cela, que dans tous les tems les Princes et les Ministres n'ont jamais vu dans les philosophes que des hommes dangereux et suspects; c'est précisément pour cela qu'ils ont toujours été persécutés, si-tôt qu'ils ont voulu porter leurs spéculations importunes sur des objets qui pouvaient intéresser les droits, ou les prétentions de ceux que le hasard avait revêtu dans le monde de quelque pouvoir de force ou d'autorité. Le désir de la domination qui, quoiqu'ordinairement dépourvu de lumières, a toujours fait pressentir, comme par instinct, qu'il ne serait pas aisé de retenir long-tems les hommes dans une obéissanc eservile, aveugle et passive, si la voix de la philosophie allait réveiller leur intelligence sur les droits imprescriptibles que la Nature leur a donnés.

On a donc vu cette philosophie, qui ne veut recevoir de lois, ni reconnaître d'autorité que de la seule évidence, contrainte à s'exiler elle-même de ce bas monde, ou réduite à baisser sa tête orgueilleuse sous le joug des opinions dominantes. C'est ainsi qu'elle a paru respecter les bornes que les puissances du trône et de l'autel ont voulu lui prescrire. Mais enfin dans ces derniers tems, quelques esprits hardis, des hommes privilégiés, un Bergasse, un d'Espremenil, hérissés de vertus, forçant toutes les barrières, bravant tous les dangers et tous les obstacles, ont osé, dans leurs écrits pleins de cette éloquence douce et mâle, citer au tribunal de la Raison les Rois et leurs prétentions, les lois & leurs usages, les préjugés et les abus, et porter le flambeau de la philosophie jusque dans les replis les plus tortueux et les plus cachés de la ténébreuse politique des maîtres de la terre. Alors, on a sonné l'alarme de toutes parts; tous les divers suppôts du pouvoir arbitraire, grands et petits, les *Brienne*, les *Lamoignon*, les *Breteuil*, les *de Crosne*, et tous leurs chiens courans, les *des Brugnieres*, les *de Beaupoil*, les *de Fonty*, les *Dourlans*, et tant d'autres Chevaliers à *solde*, fins li-

miers de Police, sans oublier les financiers *Labarte* et *Faulconnier*, ont fait répéter aux échos, à-peu-près les paroles suivantes : ô siecle ! ô tems ! ô mœurs ! tout est perdu, l'audace impie des téméraires Ecrivains de nos jours ne tend rien moins qu'à renverser le trône et l'autel. C'est précisément au milieu de ces plus vives clameurs, dans le fort de la crise, que du sein de cette même philosophie, si formidable aux Souverains, on a vu tout-à-coup s'élever parmi nous une science nouvelle, qui non-seulement apprend aux hommes le secret important de concilier le pouvoir absolu d'un seul dans les monarchies héréditaires, avec la justice et la raison, mais qui de plus a démontré, par les argumens les plus solides, que cette forme de gouvernement est précisément la seule qu'une Nation, éclairée par l'évidence de l'ordre, puisse et doive adopter pour son plus grand avantage possible. Sur des idées mères profondes et sublimes, (mais peut-être un peu trop obscures pour le commun des esprits,) d'un homme vraiment extraordinaire, doué d'un génie créateur, un écrivain sage et respectable, dans son livre de l'*Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, a principa-

lement tenté cette merveilleuse entreprise ; et au grand étonnement du Lecteur attentif, il s'en tire avec tout le succès possible, autant en qualité d'homme d'esprit et de vrai philosophe, qu'en qualité de bon citoyen. M. P*** de B***, dans son excellent livre *des différens Gouvernemens de l'Europe, du sol et du caractère de chaque Nation, etc*, malheureux enfant de l'évidence, que l'on a étouffé dans son berceau, a développé à-peu-près les mêmes idées, mais dans un genre tout différent, quelques autres Écrivains de mérite s'en sont mêlés aussi, et n'ont rien laissé à desirer. Quelle a été leur récompense ? des persécutions inouies.... Que les Princes sont encore bien éloignés de comprendre tout ce qu'ils doivent aux hommes de génie. Qu'il me soit permis d'en donner ici quelque légère idée, par une réflexion toute simple.

Si, par impossible, la proposition contradictoire à celles que les Philosophes viennent heureusement d'établir, était évidente, c'est-à-dire, s'il était véritablement démontré et généralement reconnu, que des Peuples ne peuvent pas être heureux et bien gouvernés, que dans une République, et qu'en un mot, sous le pouvoir absolu d'un seul, ils sont

toujours nécessairement, quoiqu'on fasse, plus ou moins foulés et misérables, méchans et corrompus : cela supposé, dis-je, le plus puissant, le plus absolu des Monarques, pourrait-il balancer un moment à se précipiter de son trône pour aller se confondre dans la foule des Citoyens, sans exposer sa tête au courroux des cieux et à l'indignation des hommes ? car enfin quel crime imaginable, plus grand, plus énorme que celui dont se rendrait alors évidemment coupable aux yeux de l'univers, ce mortel inhumain, qui voudrait impunément sacrifier à son orgueil, à ses caprices, à sa seule satisfaction, le bonheur, les droits et la liberté de plusieurs millions d'êtres sensibles et raisonnables, que la Nature et Dieu firent ses semblables ?

O vous tous ! Monarques, Potentats, Rois, Princes et Souverains, qui commandez ici bas aux hommes, apprenez du moins par-là, que quand cette même philosophie qui vous fit tant d'ombrage, et qui vous tend maintenant les bras, aurait dû nécessairement un jour renverser les trônes où vous êtes assis, vous n'en seriez pas pour cela moins coupables de vouloir un instant arrêter ses projets ! mais au contraire elle vient en ce moment critique vous offrir un

puissant secours, et son art propice va reprendre sous-œuvre les bases de votre puissance, qui, n'ayant jamais été construites que par les mains de l'ignorance ou de l'imposture, ne pouvaient avoir de solidité, aussi les voit-on s'ébranler et menacer ruine de toutes parts. SI LES ROIS SONT FAITS POUR LES PEUPLES, LES PEUPLES NE SONT PAS FAITS POUR LES ROIS. Cette verité hardie, dont les conséquences nous menent loin, que le plus décidé des Philosophes n'aurait osé nous dire il y a quarante ans, du moins en public, passe aujourd'hui de bouche en bouche, et nous avons chaque jour cent preuves incontestables, qu'on n'ose plus la contester. En un mot, il n'est plus permis de la taire, ou de la dissimuler aux Puissances, On observe généralement par-tout aujourd'hui que le genre humain commence à se lasser, et il en est tems, des erreurs, des chimères qui l'abusèrent jadis, et qui l'oppriment encore. L'instinct du simple peuple se rafine déja et semble vouloir les repousser lui-même. O Princes ! saisissez donc promptement la seule planche qui puisse sauver les Nations du naufrage prochain, et que votre orgueil royal, fléchissant devant la statue du sage mortel à qui vous la devez, vienne mettre à ses pieds

vos sceptres et vos couronnes ; c'est-à-dire, embrassez promptement, avec confiance et sans réserve, à l'exemple du Grand Louis, le vrai Sage, sa prudente et salutaire doctrine dans toute son étendue. C'est ainsi que votre reconnaissance doit lui rendre véritablement le plein et sincère hommage de votre puissance et de vos Etats. Ah ! j'ose ici vous en faire la sommation authentique à la face du ciel et de la terre, et vous déclarer, en cas de refus ou de retardement, que vous seriez plus coupable devant Dieu, que le plus rebelle de vos vassaux.

Je demande maintenant si nos Philosophes *économistes* auront rendu véritablement un service essentiel à l'humanité ; j'en suis convaincu ; mais je sens néanmoins qu'il n'appartient qu'à la postérité d'en juger en dernier ressort. Leur science, vraiment royale, a malheureusement paru trop tard dans le monde pour le Grand Frédéric, que nous avons vu si long-tems travailler avec succès en Europe à se faire admirer et craindre. Ce Prince qui savait voir et lire, et qui voulait tout connaître, avait lu certainement les principaux ouvrages qui pouvaient l'en instruire ; mais engagé dans une route toute différente,

il se crut trop avancé pour revenir sur ses pas ; et la renommée l'avait déja proclamé le Héros de son siecle. Ce Monarque éclairé a donc pu se laisser éblouir, comme un héros vulguaire, à la trompeuse lueur d'une gloire momentanée ? Ce n'est guère qu'après leur mort que l'on peut juger sainement les Rois et les grands hommes. Nous voyons trop de philosophie dans les écrits de ce Prince, pour que nous puissions lui pardonner d'en avoir eu aussi peu dans les maximes de sa politique, et dans sa conduite en qualité de Souverain. Avec un si beau génie, de vastes connaissances, et des talens militaires qui ont étonné toutes les Nations, il est bien prouvé aujourd'hui qu'il n'a élevé qu'une puissance éphémère. Il mit trop sa confiance dans les cinq ou six cent mille bras qu'il voyait au bout des siens. O Roi philosophe ! vous avez eu le malheur d'oublier que la nature ne vous en avait donné que deux : si vous avez vu tous les autres agir et se mouvoir au premier signe de vos volontés, s'ils vous ont obéi enfin avec autant d'exactitude que de célérité, que s'ils étaient physiquement en effet les vrais et propres membres de votre individu, à quoi tient un pareil prodige qui, pour n'être pas

nouveau dans le monde, n'en est pas moins inconcevable ? Apprenez, si vous pouvez m'entendre encore, que vous ne l'avez dû uniquement qu'à l'idée du bien que vous étiez tenu de faire, et des grandes choses que l'on attendait de vous. Le soleil de la raison qu'on voit enfin se lever sur notre hémisphère, dissipe aujourd'hui et entièrement l'illusion, tout ainsi que l'astre bienfaisant qui chaque jour nous réchauffe et nous éclaire, fond ou dissipe insensiblement les brouillards épais que la nuit a répandus sur la terre. Quel oppresseur ne doit pas craindre de voir un jour échapper de ses mains ses forces étrangères, et de se trouver tout-à-coup à son réveil, nud, seul, et sans armes au milieu de plusieurs millions d'ennemis ?

Concluons ici sur un ton plus simple, et dans l'exacte vérité, que nos Souverains ne pourront trouver désormais des hommes vraiment capables de rasseoir ou de maintenir leur puissance d'une maniere solide et durable, que parmi ces mêmes philosophes qu'ils ont toujours craint ou rebuté ; ce ne sera du moins jamais parmi ces petits intrigans de Cour, ambitieux et vains, qui s'en vantent, dont la politique louche, basse et mal-adroite

pour en imposer ou se faire valoir, n'a d'autre ressource que de porter les Rois à des coups d'autorité violens et arbitraires, et qui ne savent les faire régner enfin que par l'oppression, l'espionage et la terreur. De pareils Ministres ne feront jamais autre chose que d'accélérer la ruine des Empires. Il n'y a que leur ignorance ou leur ineptie qui puisse engager la bonté du Prince à les soustraire à la justice : s'il pouvait oublier toutefois que son indulgence pour les méchans, est un acte d'injustice et de cruauté pour tous les peuples qui lui sont soumis. Dieu nous préserve donc à jamais des petits remèdes pour les grands maux.

A MES LECTEURS.

S'il arrivait qu'en finissant de me lire, on put s'écrier — *ceci est bien fort*! tant pis, car ce serait une marque très-évidente que nous serions extrêmement faibles. Ecriez-vous plutôt : — *c'est bien plat, trivial et pitoyable*, — etc. Je vous le pardonne d'avance et de tout mon cœur. Et plut à Dieu ! n'eussais-je dit que des trivialités ou des vieilles rapsodies. J'entends déja répéter . . . . toute vérité n'est pas bonne à dire. Sentence vague

et très-équivoque qui n'est véritable que dans le seul sens où l'on veut dire par-là, que les organes de la vérité ne sont pas toujours favorablement reçus dans le monde ; mais dangereuse et fausse maxime dans tout autre sens : dangereuse en ce qu'elle ne peut jamais être favorable qu'à l'homme pervers, et fausse en ce qu'elle imprime contradiction. Tout ce qui n'est pas bon à dire aux hommes ne saurait être une vérité ; car la vérité vient de Dieu ; or, ce qui vient de Dieu ne peut pas nuire aux hommes, et leur est au contraire toujours utile, avantageux ou nécessaire. Mais, ajoutera-t-on, — il est très-inutile de dire des vérités à ceux qui ne veulent pas les entendre. Vous vous trompez, et vous pourriez raisonner précisément dans le même goût sur les premiers soldats qu'on fait monter à l'assaut, dont les efforts sont presque toujours vains, mais cependant ils ne sont jamais tout-à-fait inutiles, puisqu'ils sont cause que ceux qui survivent et leur succèdent, triomphent enfin et se rendent maîtres de la place. De même il est des vérités importantes qu'on doit toujours commencer à répandre, quoiqu'on soit sûr d'abord de n'être pas écouté, et qu'il ne faut

pas même se lasser ensuite de répéter sans cesse et à toute occasion ; parce que ce n'est précisément qu'en conséquence de ce qu'elles auront été dites et redites long-tems, sans aucun fruit sensible, qu'on parviendra nécessairement un jour à les redire enfin avec un plein succès ; et j'en accepte l'augure. D'autres vont s'écrier ici peut-être : — *c'est bien fou* ! ... O Français ! si vous aviez parmi vos Concitoyens quelques centaines de *fous* dans le même genre, non mieux pensans, j'ose le dire, mais plus éloquens et plus importans dans le monde, vous seriez bientôt le Peuple de la terre le plus heureux, le plus sage et le plus redoutable . . . .

On pourra m'objecter encore que personne ne s'avise, même aujourd'hui, de parler sur ce ton. Et c'est précisément parce que personne ne s'en avise, que je m'en suis avisé et que j'ai dû m'en aviser. Oui, certes, et je serai le Curtius, qui fermerai, au risque de tout ce qui peut en arriver, le gouffre des maux dans lequel j'ai vu la Patrie prête d'être engloutie.

O gens du beau monde et du grand monde ! qui, pour la plupart, jugez toujours si légèrement de tout, des hommes et des choses

sans examen, sans réflexion, et néanmoins d'un ton si tranchant, que quelquefois il en impose; tandis que vous n'êtes en effet, sans vous en douter vous-mêmes, que les fidèles échos d'un imposteur ou d'un faux sage; apprenez que c'est précisément dans ces tems malheureux où l'on ne voit presque personne qui veuille, ose et puisse à la fois dire hautement la vérité; que tous ceux qui le peuvent, de quelque manière que ce puisse être, y sont plus étroitement obligés que jamais, et que c'est alors que les gens de bien, qui le veulent toujours, quand la chose est possible, doivent tâcher de les dire ces vérités terribles, avec d'autant plus de force et de courage qu'ils sont moins secondés.

Le malheur des Nations vient en général de deux sources principales : la première et la plus ancienne, vient de ce qu'on s'était malheureusement persuadé jadis, comme quelques-uns le pensent encore, qu'il était nécessaire de tromper les hommes, pour les mieux conduire et pouvoir les gouverner; préjugé dont la fausseté n'est pas moins certaine, qu'il est certain que les conséquences en ont été et en sont encore cruelles et funestes pour le genre humain : la seconde,

plus moderne, vient de ce que personne ne voulait dire tout haut ce qu'il pense, ou ce qu'il dit tout bas. Mais, dira-t-on encore, la prudence oblige tous les gens sensés d'en agir ainsi ; en ce cas, Messieurs, ne mettons plus la prudence au rang des vertus, ou mettons nos gens sensés au rang des ames pusillanimes ; car toute vertu exige ou suppose du courage, et la prudence elle-même nous engage quelquefois d'être téméraires à proportion de l'importance de l'objet ; et que peut-il y avoir de plus essentiellement important dans le monde que le SALUT du PEUPLE et le BIEN PUBLIC ? Hélas ! pourrait-on se le persuader, si tous les jours on ne l'avait vu ? que tel qui passe pour intrépide à la guerre, n'ose s'exposer le plus légérement du monde à encourir la disgrace d'un Ministre ou d'un favori, par la moindre petite répresentation, qui seule aurait suffi quelquefois pour sauver à sa Patrie des désastres et des malheurs. Disons avec Tacite, que les *esclaves volontaires font plus de tyrans, que les tyrans ne font d'esclaves forcés*. Il faut que l'ame décroisse et se rapetisse étrangement au sein de la servitude ; car quel est le reptile qui ne se redresse pas contre le talon qui l'écrase.

Parmi tous nos incrédules, par exemple, est-il un esprit fort assez obstiné pour refuser de croire à la magie, en voyant une petite feuille de papier d'une certaine forme, *signée* Louis, et plus bas Breteuil, faire pâlir et trembler le même homme qui vient d'affronter, d'un air tranquille et serein, cent bouches de canons ? Si mon incrédule après avoir vu de ses propres yeux un pareil prodige, ne veut pas croire encore, qu'il doit y avoir nécessairement en effet quelque vertu magique ou surnaturelle dans la petite feuille dont je parle, je le forcerai du moins à convenir que l'homme, et sur-tout l'homme de Cour, est un étrange animal, bien inconséquent et bien fou.

Je crois avoir répondu d'avance à tout, hors, comme on dit à *qui va là* ? Si l'on me demande donc maintenant, qui êtes-vous, pour oser nous parler de la sorte ? Etes-vous Moliniste ou Janseniste, etc. — Je ne suis, grace à Dieu, d'aucun parti, ni d'aucune secte en *iste*... — Tenez-vous d'une manière ou d'autre à nos Parlemens ? — Je n'ai point cet honneur-là. — A la Noblesse ; au Clergé ? — encore moins. — Qu'êtes-vous donc ? — En un mot, je ne suis rien, et ne veux

veux être rien, pas même Gentilhomme, malgré que le hasard m'ait fait l'honneur de me faire naître dans le sein le plus noble. Seulement je suis ici pour un petit moment le Tribun du Peuple, et son *ombre* est la mienne. — Qui vous en a donné la charge ? — Moi-même, je l'ai prise de mon autorité privée. Dans tout pays où le Peuple n'a point réellement de vrais Tribuns dans le fait, tout le monde l'est de droit ; or, les États-généraux ne sont pas encore assemblés. Vous savez que ceux qui existaient anciennement étaient faits pour en tenir lieu ; nos Parlemens ont cru depuis avoir le droit d'en faire les fonctions, et les Ministres de la puissance les y ont d'abord autorisés, ou du moins ils ont voulu le laisser croire, et cela, pour raison à eux connue. Enfin, dans la suite des tems, et encore tout-à-l'heure, les mêmes Ministres de l'autorité, ont voulu dépouiller ces mêmes Parlemens de ce droit réel ou supposé, et cela aussi, pour raison à eux connue, qui dans le fond sans doute est toujours à-peu-près la même ; disons aujourd'hui, que tout a été pour le mieux.

Et vous Peuple français, mes concitoyens,

écoutez, *en passant*, quelques avis salutaires. Lorsque vous aurez le bonheur de vous voir assemblés par vos vrais réprésentans, tâchez de n'avoir tous qu'un seul et même esprit; que vos premières pétitions portent essentiellement sur les objets les plus puissans d'intérêt public, qui embrassent le bien général de la Nation; singulièrement la liberté individuelle de tous les citoyens, et mettre à l'abri les courageux défenseurs de vos droits de toute espece de ressentiment.

Parmi les affaires les plus importantes à mettre sur le Bureau, et qui, en raison des rapports qu'elles ont entre elles, me semblent susceptibles d'être réglées tout de suite, je distingue les six articles suivans.

Article premier.

La liberté personnelle de tout Français né libre, soumis à l'ordre légal; la proscription de tout ordre illégal.

Art. II.

L'abolition des lettres de cachet, et de l'espionnage, source de toutes les entraves, de tous les découragemens et de tous les désordres dans les familles. Un nouveau régime de Police dans la Capitale. Que son pouvoir

soit restreint à la sûreté publique, à l'inspection des boues, des lanternes et des catins non *domiciliées*.

Art. III.

L'égalisation des peines ; l'égalisation de l'impôt, que la loi en devienne constitutionelle. Tous les hommes sont contribuables en raison de leurs moyens et des besoins publics. La Peine doit être attachée aux infractions de la loi, et non aux différences personnelles.

Art. IV.

L'unité du pouvoir exécutif, et l'unité du pouvoir législatif dans toute leur plénitude. La vérité ne doit avoir qu'une marche et qu'un organe. C'est au Peuple de créer et de proposer des lois ; c'est au Monarque qu'il appartient de les compter ou de les rejetter, et c'est en ce seul sens qu'il est vrai de dire que sa puissance est pleine et entière.

Art. V.

L'anéantissement de l'affreux système des *évocations* qui implique contradiction avec la loi elle-même, et qui propage un conflit de pouvoirs et d'autorités qui outrage jusqu'au

sens commun. Que toutes les affaires un peu sérieuses, qui se trouvent abandonnées à l'arbitraire des *souveraines* et *trop mystérieuses Commissions*, soient suspendues et renvoyées pardevant les Juges naturels de la Nation, notamment celle des lettres de change falsifiées sur MM. Tourton et Ravel, qui intéresse le monde commerçant. Il court sur cette éternelle affaire un bruit épouvantable. L'auteur et principal agent de ce brigandage est à-peu-près déchargé, assure-t-on, et il est bien connu qu'il a déja sacrifié plus de cent mille écus pour son *salut*. Par-tout où régnera le pouvoir arbitraire, on estimera par-dessus tout l'or, comme le mobile le plus indépendant des jouissances, et par-tout où l'on estimera ainsi l'or, il y aura des corrupteurs et des corrompus. *On veut bien être méchant et corrompu*, dit un de nos grands penseurs, *mais on ne veut pas le paraître, et quand on est vu de toutes parts, quoiqu'on se propose, c'est toujours le bien qu'il faut faire.* Plus de Commissions, elles sont iniques, impies et sacrileges.

Art. VI.

La liberté de la presse dans toute son étendue. La restreindre, c'est gêner l'exercice

des droits naturels, c'est porter obstacle aux progrès des lumières, et c'est un mal réel, sur-tout pour les Chefs d'un Empire qui ne peuvent guère tenir que de l'Imprimerie la jouissance de la vérité. Qu'il soit accordé à la discussion publique une pleine et entière liberté, il n'y a jamais que les *petits hommes* qui craignent les *petits écrits*.

Dieu veuille, ô mes concitoyens ! que vous entendiez assez vos intérêts pour borner à ces arrêtés impérieux, les statuts de votre première assemblée. Viendront ensuite tous les autres objets, et je vous en réserve une litanie. Dieu veuille encore que vos Etats-généraux soient stables et permanens, et que vous puissiez éviter le dangereux écueil de la *périodie* ; Souvenez-vous bien sur-tout lorsqu'il sera question de vous donner des TRIBUNS, de ne laisser jamais cette charge importante que pour un tems fort court sur les mêmes têtes. Ou si vous étiez contraints de vous en choisir qui dussent être inamovibles et perpétuels, alors, si vous les voulez incorruptibles, n'en prenez jamais d'autres que vos IMPRIMEURS.

FIN.